Monsieur Beaudon
Coudrie

Théâtre II 292

MONSIEUR BROUILLON,

OU

L'AMI DE TOUT LE MONDE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

Par M. FRANCIS;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 23 Septembre 1813.

Prix : 1 fr. 25 centimes.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Baron D'ORMEUIL.....	M. *Duval.*
Mad. DORSANVILLE, cousine du Baron.....	Mad. *Vautrin.*
JULIE, fille du Baron.....	Mlle. *Aldégonde.*
AUGUSTE, fils de Mad. d'Orsanville.	M. *Vernet.*
M. BROUILLON, rentier.....	M. *Potier.*
DUMONT, valet du Baron.....	M. *Blondin.*

La scène se passe à Paris.

MONSIEUR BROUILLON,

OU

L'AMI DE TOUT LE MONDE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une Salle.

SCENE PREMIERE.

LE BARON D'ORMEUIL, DUMONT.

(*Le Baron est en robe de chambre, une canne à la main. Dumont lui donne le bras.*)

LE BARON, *chargeant sa pipe.*

Non, rien n'est tel qu'une pipe de bon tabac, le matin. Que les jeunes gens s'enflamment d'amour, moi j'en suis réduit aux feux de ma pipe; quand on est vieux et gouteux, on fume.

DUMONT.

C'est bien naturel.

LE BARON

Ave! maudite goutte. (*à Darmont.*) Eh bien, que fais-tu là, au lieu d'être à ton ouvrage?

DUMONT.

J'attends vos ordres, monsieur. (*à part.*) Allons, voilà que cela lui reprend.

LE BARON

Comment depuis vingt-cinq ans que tu es à mon service, tu ne sais pas encore ce que tu as à faire?

DUMONT

Ma foi, monsieur, c'est que cela a bien changé depuis ce

tems. Vous n'aviez pas la goutte au pied alors et vous aviez l'amour en tête, c'était un service bien différent.

LE BARON

J'en conviens, j'en conviens. Est-il venu quelqu'un ce matin ?

DUMONT

Personne, monsieur, que des procureurs, des avocats pour vous et madame votre cousine; je les renvoyés comme vous m'en aviez donné l'ordre.

LE BARON

Tu as bien fait. Mais je commence à être inquiet de mon ami Brouillon ; depuis trois jours il devrait être ici, et point de nouvelles de lui.

DUMONT.

Oh, monsieur, vous savez que quand il est quelque part, il ne s'en va pas facilement ; c'est à qui le retiendra.

LE BARON

C'est un caractère si heureux, se ployant à tous les goûts, prévenant les désirs de chacun, n'ayant de volonté que celle des autres, et quelque chose que l'on dise, trouvant le moyen d'être de l'avis de tout le monde.

DUMONT.

C'est vrai, monsieur, c'est vrai ; eh bien, il est souvent bien mal récompensé de sa complaisance. Je ne sais comment cela s'arrange ; mais on prétend qu'il ne sort presque jamais d'une maison, qu'il n'y laisse une dispute, un procès, un duel ou un divorce.

LE BARON.

Ce sont des propos : le monde est si méchant ! As-tu vu nos jeunes gens ce matin ?

DUMONT.

Monsieur Auguste est parti de très-bonne heure pour aller prendre ses leçons d'armes et d'équitation, et mademoiselle Julie a déjà pris sa leçon de chant. Cela fera un joli couple, monsieur, et je n'avais pas si grand tort quand vous avez voulu me chasser pour avoir remis une lettre....

LE BARON.

Oh ! ne parlons plus de cela.

DUMONT.

Voici mademoiselle.

LE BARON.

Laisses-nous.

SCENE II.

LE BARON, JULIE

LE BARON.

Comme te voilà belle dès le matin, ma fille, on croirait que tu as des desseins.

JULIE.

Aucun, je vous assure.

LE BARON.

Oh! cette parure là n'est pas pour moi. Ton père te trouvera toujours bien, mais le petit cousin...

JULIE.

Auguste, mon père! croyez-vous qu'il me regarde avec moins d'indulgence que vous ?

LE BARON

Je ne dis pas cela, mais on n'a pas besoin de faire tant de frais pour plaire : la simplicité et la modestie sont les armes des filles, comme la parure et la coquetterie sont la ressource des femmes.

JULIE.

Oh! mon père, quand je serai mariée, je verrai ce que j'aurai à faire pour n'être pas moins aimée qu'avant mon mariage.

LE BARON.

Mais connais-tu bien toutes les obligations du nœud que tu vas contracter ? sais-tu ce que tu vas faire ?

JULIE.

Non, mon père, mais je ferai comme toutes les demoiselles qui se marient. Je crois bien que mon cousin en sait un peu plus que moi. Je ne suis pas plus gauche qu'une autre; il faut espérer qu'avec le tems j'en saurai tout autant qu'il en faut pour faire un bon ménage.

LE BARON.

Allons, il faut donc s'en rapporter à lui. (*A part.*) Aussi bien, je crois que sur un pareil sujet il est plus en état que moi de donner des leçons. (*Haut.*) Ah! ça, ma fille, tu es donc contente du choix que tu as fait?

JULIE.

Très-contente, mon père.

LE BARON.

Que ce ne soit pas par condescendance pour moi. Ce ma-

riage, à la vérité, est convenable; il met fin à un procès très-ennuyeux, mais vous êtes tous les deux un peu jeunes.

JULIE.

Nous nous en aimerons plus long-temps.

LE BARON.

Enfin il te plaît.... cela te regarde.

JULIE.

C'est cela, mon père, une femme prend un mari pour soi, n'est-ce pas?

LE BARON.

C'est juste. (*A part.*) Comme assez souvent un mari prend une femme pour les autres. (*Haut.*) Ah! voilà notre mauvaise tête.

SCENE III.

Les Précédens, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Mauvaise tête, dites-vous, mon oncle, je vous ai bien entendu; je suis sûr que ma cousine me rend plus de justice.

JULIE.

J'ai peut-être tort.

AUGUSTE.

Au reste, je ne me donne pas pour un modèle de patience, et je serais bien fâché de ressembler à ces êtres froids et apathiques que rien ne saurait émouvoir, espèces de girouettes, de mannequins de société, qui n'aiment personne et se font les amis de tout le monde, qui obéissent au premier venu, et caressent jusqu'au chien de la maison.

LE BARON.

Oui, il vaut mieux braver, comme vous le faites, toutes les convenances, et se faire des ennemis partout où l'on va.

AUGUSTE.

En attendant, je viens de m'amuser comme il faut aux dépens d'un original de ce genre.

JULIE.

Encore quelque tour de votre façon.

LE BARON.

Il est incorrigible.

AUGUSTE.

J'étais allé avec mes amis admirer les carricatures qui débarquent tous les jours au bureau des messageries. Vous savez,

mon cher oncle, quelle foule entoure du matin au soir les diligences qui partent et celles qui arrivent. C'est un mari qui attend sa femme ou sa maîtresse, une dame qui emballe son mari ou son amant; un enfant qui cherche son père; un créancier qui surveille son débiteur, un chasseur qui attend un chien, ou un gourmand une bourriche. C'est charmant.

JULIE.

Hé bien!

AUGUSTE.

Hé bien, nous voyons descendre d'une de ces voitures un homme sec et blême, l'œil cave, les joues creuses, le ventre plat et probablement le gousset vide, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes, et offrant son bras et ses secours à tous les voyageurs, se chargeant des femmes, des enfants, des paquets de tout le monde. Nous nous jetons au-devant de notre provincial comme des parents, des amis, l'un se dit son cousin, l'autre son frère, l'autre son oncle, son neveu, nous l'enlevons et nous nous le passons de main en main, l'étouffant de caresses et de complimens...

JULIE, *riant.*

Ah! ah! ah! la bonne figure qu'il devait faire.

LE BARON.

Si vous vous étiez attiré un bon coup d'épée, vous n'auriez eu que ce que vous méritiez, Monsieur le mystificateur.

AUGUSTE.

Notre homme avait l'esprit trop bien fait pour cela. Loin de se fâcher, il nous a rendu politesse pour politesse, nous a serré l'un après l'autre dans ses bras, a paru se croire en famille, nous a demandé avec instances nos demeures, et nous nous sommes logés dans les quatre coins de Paris pour lui donner le plaisir de la promenade. Il s'applaudit d'avoir d'aussi bons parents dans la capitale, nous présente à ses compagnons de voyages, et nous plaisante si bien à son tour, que je finis par me fâcher; je le provoquai, mais inutilement; il rit de mes menaces encore plus que de mes caresses, et je crois que les injures, les coups même, ne lui auraient pas causé la plus légère impatience. J'étais d'une colère de voir le sang-froid de cet original.....

SCENE IV.

Les Précédens, DUMONT.

DUMONT, *accourant.*

Monsieur, Monsieur, le voici qui arrive.

LE BARON

Qui donc ?

DUMONT.

M. Brouillon.

LE BARON.

En vérité ; je vais à sa rencontre. Ma fille, va voir si son appartement est en bon ordre et prêt à le recevoir. Tu sais que c'est un de mes meilleurs amis.

JULIE.

Oui, mon père, j'y vais. (*Elle sort.*)

LE BARON.

Et toi, Auguste, je te charge de nous faire préparer un bon dîner ; je te préviens que le gaillard aime à bien vivre.

AUGUSTE.

Cela suffit, mon oncle. (*Il sort.*)

LE BARON, *prenant le bras de Dumont.*

Allons au-devant de lui ; ce cher Brouillon, qu'il me tarde de l'embrasser.

SCÈNE V.

LE BARON, BROUILLON, DUMONT.

BROUILLON, *l'embrassant.*

Hé bon jour, mon cher Baron.

LE BARON.

J'allais te trouver, et sans ma maudite goutte...

BROUILLON.

Le fruit de vos petites guerres, Baron. Cela vous rappelle vos galants exploits. Ma foi, je vous trouve bien, très-bien.

LE BARON.

Vraiment.

BROUILLON.

Vous rajeunissez, je vous assure. Et comment vont les plaisirs, la pipe, les échecs, le domino ? Nous verrons tout cela. (*Apercevant Dumont.*) Ah ! ah ! encore ce vieux Dumont.

LE BARON.

Il est un peu cassé, c'est vrai.

BROUILLON.

Ça ne peut plus aller, j'ai quelque chose qui vous conviendra bien mieux. (*A Dumont.*) Te voilà, mon ami. (*Il lui frappe sur l'épaule.*) Toujours soigneux, fidèle et sincèrement attaché à ton maître, n'est-ce pas ?

DUMONT.

Oui, Monsieur, quoiqu'il me gronde souvent.

BROUILLON, *à part.*

Comment il est toujours aussi brusque, aussi bourru? Prends patience, vas, je te placerai dans une autre maison où l'on saura mieux apprécier tes bonnes qualités.

LE BARON, *à Brouillon.*

Sans façon, tu casseras bien une croûte avant le dîner?

BROUILLON.

Volontiers, mais peu de chose : quelques œufs brouillés seulement.

LE BARON.

Dumont, vas porter les effets de M. dans son appartement.

DUMONT.

J'y vais, Monsieur.

BROUILLON.

Dumont! Dumont! je te recommande un petit carton bleu qui est sur le siège du fond, dans mon fiacre.

DUMONT, *sortant.*

Cela suffit, Monsieur.

SCENE VI.

BROUILLON, LE BARON.

LE BARON.

Ce carton contient sans doute des papiers importants.

BROUILLON.

Non du tout, des friandises pour les enfans, des gimblettes pour les petits chiens, des recueils de charades, d'énigmes, de calembourgs, pour amuser les dames; j'en ai pour tout le monde.

LE BARON.

A quoi bon, tu es sûr d'être bien accueilli partout.

BROUILLON.

Sans doute, mais cela ne nuit pas; on donne une gimblette à l'un, une croquignolle à l'autre.... Si nous reprenions nos anciennes habitudes.... une pipe, Baron, cela remet de la fatigue du voyage.

LE BARON.

Parbleu! tu m'enchantes, voici ma pipe.

BROUILLON.

Et vous!

LE BARON.

Oh ! j'en aurai une autre.

BROUILLON, *faisant la grimace.*

(*A part.*) Quelle odeur !

LE BARON.

Comment trouves-tu mon tabac.

BROUILLON, *fumant.*

Parfait, en vérité. (*Il tousse.*) Il est d'une odeur...

LE BARON.

Qu'as-tu donc ? Il t'incommode peut-être ?

BROUILLON.

Au contraire.... c'est qu'il y a si long-temps que je m'en suis privé....

LE BARON.

Ah ! çà, dis-moi donc ce que tu as fait depuis si long-temps que tu nous as quitté ?

BROUILLON.

Ma foi, j'ai passé mon été assez tristement à courir de château en château, promener à pied ou à cheval, chasser ou pêcher, jouer le reversi ou le boston, danser ou chanter, selon les goûts des diverses sociétés où je me suis trouvé. Enfin j'ai tué le temps le mieux que j'ai pu, Baron, j'ai tué le temps. Et vous ?

LE BARON.

Ah ! moi, j'en ai bien long à te raconter. Tu as bien vu chez moi ce vieillard respectable qui était si gai, si affable, et qui paraissait encore si vigoureux.

BROUILLON.

Monsieur votre oncle ?

LE BARON.

Il est mort d'une attaque d'apoplexie peu de jours après ton départ.

BROUILLON.

Ah ! mon Dieu, quelle perte ! que je vous plains ! que j'en suis affligé moi-même ; il avait tant de bontés pour moi....

LE BARON.

Et pour moi donc ? Croirais-tu qu'il m'a laissé une fortune considérable.

BROUILLON.

En vérité ! c'est charmant, et je vous en félicite de tout mon cœur. Baron, il ne pouvait pas mieux placer ses bienfaits.

LE BARON.

Hé bien, mon cher, cette succession a été pour moi la

soucre de chagrins de toute espèce. J'ai eu à la partager avec une cousine chicanneuse, et j'ai été entraîné dans le procès le plus désagréable.

BROUILLON.

Ah! que me dites-vous là, Baron; que me dites-vous là: vous me faites une peine....

LE BARON.

Ne sachant comment en finir, je me suis décidé à donner ma fille en mariage au fils de cette parente, et tu arrives justement pour la noce.

BROUILLON.

Quel plaisir vous me faites, Baron; cette chère enfant, elle est si intéressante, que je suis donc aise de la voir établie.

LE BARON.

Voilà, mon cher ami, où j'en suis après bien du tracas.

BROUILLON.

Mais c'est fort bien, c'est fort bien. Un héritage qui arrive, un procès qui s'arrange, un mariage qui se conclut,... c'est à merveille. Mais quel est donc le nom de cette parente entêtée?

LE BARON.

Madame Dorsanville!

BROUILLON.

Oh! je ne connais que cela, je n'en suis plus surpris, c'est une femme d'un caractère entier, opiniâtre, d'ailleurs très-honnête, très-respectable; et quel était le motif du procès?

LE BARON.

Oh! une bagatelle. La succession de mon oncle se composa d'une maison à Paris et d'une ferme à cent lieues de la capitale, à peu près de même valeur. Je prétendais avoir le droit de choisir comme l'aîné; je voulais avoir la maison, ma cousine ne voulait pas de la ferme. Pour en finir, nous avons donné l'un et l'autre à nos enfants en les mariant, et, Dieu merci, nous voilà tous d'accord.

BROUILLON.

Parbleu! je suis enchanté de n'être arrivé qu'après que tout a été arrangé, car je n'aime point à me mêler en rien de ce qui touche l'intérieur des ménages, les intérêts de famille.

LE BARON.

Tu as bien raison: ce sont des cordes si délicates à toucher....

BROUILLON.

Que chacun se mêle de ce qui le regarde: voilà ma règle. Mais je suis étonné que votre cousine, étant plus jeune que vous, ne vous ait pas cédé la maison: c'est une déférence qu'elle devait à votre âge.

LE BARON.

C'est bien aussi ce qui me portait à plaider, d'autant que....

BROUILLON.

C'est fini, ainsi n'en parlons plus; mais elle a mal agi avec vous, et peut-être avez-vous cédé un peu légèrement; car si l'un des époux, ou tous les deux, venaient à mourir sans enfans, cela serait un procès à recommencer, et alors....

LE BARON.

Parbleu! tu as bien raison, mon cher Brouillon, je n'entends pas courir cette chance.

BROUILLON.

(Un domestique apporte le déjeûner.)

Encore une fois n'en parlons plus, Baron. Je sais bien que lorsqu'on termine une affaire, il faut la bien finir, la finir complètement, et ne point craindre de retour de part et d'autre; mais ce sont des choses qui ne me regardent pas, et sur lesquelles je dois me taire, c'est ce que je fais.

LE BARON.

Voici la chère cousine; si tu peux tout doucement la ramener à son devoir, c'est un service que tu nous rendras à tous deux.

SCÈNE VII.

Les Précédents, Madame DORSANVILLE, *un chien sous le bras.*

LE BARON.

Permettez, ma chère cousine, que je vous présente monsieur Brouillon, un de mes meilleurs amis.

Mad. DORSANVILLE.

Mais je crois connaître Monsieur. N'ai-je pas eu le plaisir de vous voir....

BROUILLON.

Aux eaux de Plombières. J'eus l'honneur d'y faire votre partie de reversi plusieurs fois..... Oh! le joli petit chien que vous avez là. (*Le prenant.*) Voulez-vous bien permettre; c'est un amour, en vérité.

Mad. DORSANVILLE.

C'est une compagnie.

BROUILLON.

L'emblême de la fidélité.

Mad. DORSANVILLE.

Il me console de l'ingratitude et de la perfidie des hommes.

BROUILLON.

Pouvez-vous avoir à vous en plaindre, madame?

Mad. DORSANVILLE.

Non pas moi-même, mais j'ai eu tant d'exemples de la noirceur de leur ame....

LE BARON.

Allons, allons, ma cousine, un peu d'indulgence pour nous, je vous laisse avec un homme qui en sait long sur le compte des femmes. Vous avez affaire à forte partie, craignez qu'il ne prenne sa revanche. (*Bas à Brouillon.*) Ne la ménagez pas.

BROUILLON.

Laissez-moi faire.

SCENE VIII.

BROUILLON, Madame DORSANVILLE.

BROUILLON.

J'espère, Madame, que vous n'ajoutez pas foi à ce que vient de vous dire le Baron; il voudrait me faire passer pour un indiscret, un méchant; mais si j'ai été assez heureux pour être quelquefois le confident de quelques dames, et pour savoir leurs petites intrigues, je vous prie de croire que je n'ai jamais abusé de leurs secrets.

Mad. DARSANVILLE.

Je ne doute pas que vous ne soyez trop galant homme pour cela.

BROUILLON.

Vous m'avez vu à Plombières : j'étais répandu dans les cercles les plus brillants; je savais tout ce qui se passait. M'avez-vous jamais entendu dire que la jeune madame Dormeuil avait pour amant un tailleur de la banque; que la vieille Dorimont entretenait un petit musicien; que les enfants du notaire ressemblaient à son premier clerc, et ceux du général à son aide-de-camp; voilà de ces choses qu'il est bon de savoir, mais dont un homme délicat ne doit jamais parler. Ce sont de ces secrets qui doivent mourir avec nous. Voilà ma profession de foi, on ne m'en arracherait pas çà....

Mad. DORSANVILLE

C'est très-bien penser, mais cependant vous venez vous même de dire....

BROUILLON

Rien, madame, rien. L'indiscrétion est le vice le plus dan-

gereux de la société, c'est une source de mésintelligences, de disputes, de procès. – A propos, j'ai appris avec bien de la satisfaction qu'au moment d'en avoir un avec votre cousin, tout s'était arrangé à l'amiable.

MAD. DORSANVILLE.

C'est vrai, monsieur, mais on voit encore dans cette occasion une preuve du peu de galanterie que l'on trouve aujourd'hui chez les hommes. Sans égard pour mon sexe, M. le Baron a prétendu choisir dans la succession le lot qui lui convenait.

BROUILLON.

Oh! je ne reconnais pas le Baron dans cette manière de se conduire, il faut qu'il ait eu quelques raisons particulières que vous me cachez et que je ne chercherai pas à connaître.

MAD. DORSANVILLE

Aucune, je vous assure.

BROUILLON.

Impossible, ce serait le comble de la grossièreté. Excusez-moi, si je ne m'explique pas davantage, je suis ici chez lui; je dois me taire.

MAD. DORSANVILLE.

Vous convenez cependant qu'il a eu tort d'en agir ainsi avec moi.

BROUILLON.

Je ne conviens de rien, madame, mais à sa place je sais bien ce que j'aurais fait et à la vôtre je sais bien encore ce que je ferais.

MAD. DORSANVILLE.

Eh que feriez-vous donc à ma place?

BROUILLON.

Ah! ceci est mon secret. A sa place j'abandonnerais peut-être mes droits, à la vôtre je pourrais les faire valoir, mais à la mienne je chercherais à rapprocher les parties, à rétablir la bonne intelligence. C'est le rôle qui convient à ma situation, à mon caractère, à mon cœur; permettez que je ne m'en écarte pas.

MAD. DORSANVILLE.

Eh bien, moi, monsieur, qui n'ai pas les mêmes ménagemens à garder, je vous dirai que je suis loin de considérer notre procès comme terminé, et qu'à moins que monsieur le Baron ne fasse de nouveaux sacrifices pour sa fille, je retire ma parole, je renonce au mariage projété et je plaide.

BROUILLON.

Je n'ai pas le droit de vous empêcher de faire votre volonté. Mais quelque chose qui arrive, j'aurai au moins la consolation

d'avoir fait mon possible pour consolider les liens du sang et de l'amitié qui doivent vous unir.

SCENE IX.

Les Précédens, AUGUSTE.

AUGUSTE, *à part.*

Que vois-je! mon original de ce matin.

Mad. DORSANVILLE.

Approchez, Auguste. (*à Brouillon.*) Voilà, monsieur, un jeune étourdi qui a le plus grand besoin de vos conseils.

BROUILLON, *à part.*

Eh! mais, c'est un de mes parens de ce matin. (*haut à Auguste.*) Monsieur, je me croirai trop heureux si je puis vous donner des preuves de l'attachement que je porte à toute votre famille.

AUGUSTE.

Monsieur est bien bon. (*à part.*) Je ne sais que lui dire.

Mad. DORSANVILLE, *bas à Brouillon.*

Il est inutile de lui parler de l'entretien que nous venons d'avoir ensemble...

BROUILLON.

Vous me faites rougir en verité, madame; qui, moi, j'irais parler de.... fi donc!

Mad. DORSANVILLE.

Je compte sur votre discrétion. (*Elle sort.*)

Brouillon lui donne la main jusqu'à la porte de son appartement et paraît vouloir entrer avec elle pour échapper à Auguste, mais elle lui fait un grand salut et lui ferme la porte.

SCENE X.

BROUILLON, AUGUSTE.

(*Ils se regardent quelques tems tous les deux en silence.*)

BROUILLON, *à part.*

Viendrait-il ici pour me chercher querelle?

AUGUSTE, *à part.*

Viendrait-il ici se plaindre à mon oncle de l'insulte que je lui ai faite?

BROUILLON, *saluant profondément Auguste.*

Monsieur....

AUGUSTE, *saluant à son tour.*

Monsieur...

BROUILLON, *à part.*

Il est possible qu'il est peur. Vous voyez, mon cher cousin, de ce matin que je me suis rendu bien vite à votre invitation.

AUGUSTE.

Je n'attendais pas moins de vous, monsieur.

BROUILLON.

Je crains, j'évite le scandale; je n'aime point à faire d'éclats en public, mais on ne me manque pas impunément, et chacun de vos camarades aura son tour.

AUGUSTE.

Je suis prêt à vous donner toute satisfaction.

BROUILLON.

Heim!

AUGUSTE.

Je suis prêt, dis-je, à vous satisfaire.

BROUILLON.

A la bonne heure, je suis satisfait, voilà comme il faut être. Le courage, monsieur, est la sauve-garde de l'honneur, c'est peut-être le plus beau présent que le ciel ait fait à l'homme, c'est le soutient des états, le conservateur des mœurs et le père de la victoire.

AUGUSTE.

Je vous attends, monsieur, nous discourerons en route.

BROUILLON.

C'est le courage, monsieur, qui dans l'adversité nous fait supporter sans nous plaindre l'injustice du sort et la méchanceté des hommes, c'est le courage qui nourrit les grands talens, qui leur fait braver les traits de l'envie, c'est le courage qui fait les grands poètes, les héros et les sages, c'est lui....

AUGUSTE.

Ah! monsieur, finissons et allons nous battre, nous parlerons ensuite de courage et de philosophie.

BROUILLON.

Comment nous battre! si vous me connaissiez mieux, monsieur...

AUGUSTE

Sortons, monsieur, nous ferons connaissance sur le champ de bataille.

BROUILLON.

Volontiers .... mais encore deux mots avant.

AUGUSTE.

Est-ce encore pour me parler de courage ?

BROUILLON.

Non, monsieur, il n'est plus question de cela... Vous pensez à vous marier ?

AUGUSTE.

Oui, monsieur.

BROUILLON.

Avec mademoiselle Julie, la fille de monsieur le Baron.

AUGUSTE.

Oui, monsieur.

BROUILLON.

Vous l'aimez ?

AUGUSTE.

Oui, monsieur.

BROUILLON.

Elle vous aime sans doute aussi ?

AUGUSTE.

Je le crois, au moins.

BROUILLON.

Ah ! monsieur, que je vous plains.

AUGUSTE.

Eh ! pourquoi ? vous m'effrayez.

BROUILLON.

Ah ! est-il une chose dans ce monde sur laquelle nous puissions compter !

AUGUSTE.

Comment, mon oncle ne consentirait-il plus à mon mariage?

BROUILLON.

Je ne dis pas cela, mais les vieillards sont quelquefois si quinteux.

AUGUSTE.

Serait-ce ma mère qui aurait changé de projets?

BROUILLON.

Oh ! je ne crois pas, mais les femmes sont souvent si capricieuses.

AUGUSTE.

Julie me tromperait-elle ?

BROUILLON.

Cela m'étonnerait beaucoup, mais les demoiselles sont aujourd'hui si légères. Ah! ça, quand vous voudrez, je vous attends à mon tour.

AUGUSTE.

Nous avons tout le temps.

BROUILLON.

Je vous demande pardon, j'ai une autre affaire dans une heure d'ici et...

AUGUSTE.

De grace, tirez-moi d'abord de l'anxiété où vous m'avez mis, dites-moi ce que vous savez.

BROUILLON.

Que voulez-vous que je vous dise? Il y a peut-être mille et une raisons pour que ce mariage ne s'accomplisse pas: mais lorsque la seule espérance de cette union peut vous rendre heureux, voulez-vous que je déchire votre cœur en la dissipant? Est-ce là le métier d'un homme sensible? et qui n'a d'autres jouissances que celles qu'il procure à ses semblables.

AUGUSTE.

Un instant. (*à part.*) Il cherche à m'échapper. (*haut.*) Nous avons une affaire à terminer ensemble, forcé de renoncer à mon mariage je n'ai plus rien à menager.

BROUILLON.

Oui, monsieur, mais moi, j'ai aussi une affaire qui presse davantage. Que je déjeûne ici ou au bois de Boulogne, çà doit vous être indifférent.

AUGUSTE.

Eh monsieur, marchons.

SCÈNE XI.

Les Précédens, JULIE.

JULIE.

Fort bien, monsieur, attaquez, provoquez tout le monde, vous obtiendrez bientôt le prix de vos emportemens.

AUGUSTE.

Que voulez-vous dire?

JULIE.

Que graces à vos imprudences, mon père ne consent plus à notre union, que votre mère et lui viennent de se quereller avec plus de violence que jamais, et qu'enfin toute espérance est perdue pour nous.

AUGUSTE.

Est-il possible ?

JULIE, *à Brouillon.*

Ah ! monsieur, vous qui êtes l'ami le plus intime de mon père.

AUGUSTE, *à Brouillon.*

Vous en qui ma mère place toute sa confiance.

JULIE, *de même.*

Daignez vous servir de l'influence que vous avez sur son esprit.

AUGUSTE, *de même.*

Profitez de l'ascendant que vous avez sur son caractère.

JULIE.

Pour rétablir entr'eux la bonne intelligence.

BROUILLON.

Mon dieu, de quoi venez-vous me parler ? C'est à cela seul que je travaille depuis que je suis ici. Mais que voulez-vous, l'âge rend les hommes exigeants et injustes ; ils ne veulent pas se rappeler qu'ils ont été jeunes, ce sont de ces défauts inséparables de l'humanité. Vos parens ne valent pas mieux que d'autres, vous ne vaudrez pas mieux qu'eux un jour, que voulez-vous que j'y fasse ?

AUGUSTE.

Mais peu importe, monsieur, ce que nous serons, ce que nous vaudrons dans trente ans, il s'agit du moment actuel.

JULIE.

Si mon père nous désunit, je renonce au monde, à ma famille, à ma fortune et je me retire dans un couvent.

BROUILLON.

C'est un parti désespéré, mais c'est celui d'une fille vertueuse.

AUGUSTE.

Non, mademoiselle, non, je ne vous laisserai pas accomplir un pareil projet. Votre père m'a promis votre main, il faut que je l'obtienne. Je le verrai, je lui rappelerai la parole qu'il m'a

donnée, je consentirai à tout ce qu'il voudra, je conviendrai même des torts que je n'ai pas, et s'il me repousse, je vous enlève malgré lui, ma mère et vous, et tout le monde.

BROUILLON.

Comment, monsieur, vous auriez la témérité.... Je sais bien que l'on ne commande pas à son cœur et que lorsqu'on est violemment épris, on ne voit rien, on n'entend rien. Moi qui vous parle, j'ai eu les passions terriblement vives, je sais ce que c'est qu'une imagination ardente, enflammée par le prestige enchanteur des jouissances que promet un amour pur, sincère, délicat.... car vous n'avez que des vues honnêtes... le mariage?

AUGUSTE.

Vous m'approuvez donc?

BROUILLON.

Je ne vous approuve ni ne vous blâme. Vous êtes amoureux, ce n'est pas ma faute; on vous refuse la personne que vous aimez, je n'y puis rien, vous cherchez à vous l'assurer, cela vous regarde. Dans tout cela je n'ai rien à dire ni à faire; j'ignore tout ce qui se passe ici, je dois tout voir et tout entendre sans avoir l'air de rien savoir, et si je vous rends quelque service, il faut que ce soit par hasard et sans que je m'en aperçoive moi-même.....

JULIE.

Ah! monsieur, nous n'avons d'espoir qu'en vous seul.

AUGUSTE.

Croyez que ma reconnaissance...

BROUILLON.

C'est bon, c'est bon, le Baron pourrait nous surprendre, et je ne veux pas paraître d'intelligence avec vous; je crains que son valet ne nous espionne, éloignez-vous, de grace, il pourrait tenir quelques propos.

AUGUSTE.

Il nous est tout dévoué, et nous servirait plutôt que de nous nuire.

BROUILLON, *les reconduisant*

Raison de plus pour qu'il ne me trouve pas avec vous; comptez sur moi.

SCENE XII.

BROUILLON, *seul.*

Enfin m'en voilà débarrassé et je vais déjeûner à mon aise.

LE BARON, *en dehors.*

Non, morbleu! je n'y consentirai jamais.

SCENE XIII.

LE BARON, BROUILLON.

LE BARON.

Ma foi, mon cher ami, tu es arrivé fort à propos pour m'empêcher de faire la plus haute sottise. Grace à toi, tout est rompu, il n'est plus question d'arrangement, ni de mariage, nous allons plaider, et la justice en décidera.

BROUILLON.

Vous avez du caractère, Baron, c'est fort bien; mais ces jeunes gens à qui vous aviez donné l'espoir d'être bientôt unis...

LE BARON.

Ils attendront.

BROUILLON.

Ils s'aiment.

LE BARON.

Tant mieux.

BROUILLON.

Ils vont se désespérer.

LE BARON.

Tant pis.

BROUILLON.

Le jeune Auguste est capable de faire quelque extravagance.

LE BARON.

Heim!

BROUILLON.

J'ai entendu parler d'un projet d'enlèvement.

LE BARON.

Il aurait l'effronterie...

BROUILLON.

Ah ! ah ! je n'oserais répondre de rien.

LE BARON.

Mais ma fille ne consentirait pas à me quitter, et mes gens qui la surveillent....

BROUILLON.

Sans doute, vous pouvez vous en rapporter à eux; cependant, moi, à votre place....

LE BARON.

Hé bien ?

BROUILLON.

Ce vieux Dumont, qui aime tendrement ces jeunes gens, qui les a vu enfants, qui les voit malheureux, ne pourrait-il pas s'attendrir sur leur sort, et alors prêter les mains...

LE BARON

Tu crois qu'il oserait servir un pareil projet.

BROUILLON.

Je suis convaincu que si cela arrivait, cela serait bien malgré lui : c'est le plus brave homme du monde, qui vous est sincèrement attaché, mais d'après ce que j'ai cru entendre...

LE BARON.

Quoi donc ? parle.

BROUILLON.

Impossible, je puis me tromper : ce ne sont que des conjectures, mais il faut attendre.

LE BARON.

En attendant, je vais commencer par chasser ce drôle de chez moi.

BROUILLON.

Je demande grâce pour lui, à moins que vous n'ayez d'autres motifs.

LE BARON.

Holà ! Dumont ! Dumont !

SCENE XIV.

Les Précédents, DUMONT.

LE BARON.

Arrivez, Monsieur l'officieux, j'ai fort bien fait de vous donner votre compte il y a deux jours; tout est en règle pour aujourd'hui, vous allez me faire le plaisir de chercher sur-le-champ une autre condition.

DUMONT.

Comment, monsieur, vous me chassez?...

LE BARON.

Oui, monsieur, oui, je vous chasse et sans rémission cette fois. Tenez, voici deux louis pour vous aider jusqu'à ce que vous ayez trouvé une place.

DUMONT.

Oh! monsieur, gardez cet argent, je ne suis point en peine, et voilà Monsieur, qui me placera quand je le voudrai.

LE BARON.

Lui, en vérité.

BROUILLON, *à Dumont.*

Chut!

DUMONT.

Mais après vingt-cinq ans de service, je ne sortirai pas de chez vous sans connaître au moins le motif pour lequel vous me renvoyez.

LE BARON.

Tu ne sortiras pas?

DUMONT.

Non, monsieur, ou je saurai pourquoi.

LE BARON.

Mais as-tu jamais vu un drôle plus imprudent?

BROUILLON, *au Baron.*

C'est épouvantable, en conscience.

LE BARON, *poussant Dumont.*

Misérable!

DUMONT.

Tout ce que vous voudrez, Monsieur; mais si j'ai des torts, il faut me les faire connaître. Voilà M. Brouillon en qui vous avez toute confiance, qu'il soit mon juge : s'il me condamne, je consens à en passer partout ce qui vous plaira.

LE BARON.

Je le veux bien. Sois son juge, Brouillon... Allons, voilà encore ma maudite entêtée.

SCENE XV.

Les Précédents, Madame DORSANVILLE.

LE BARON.

Que me voulez-vous encore, Madame?

Mad. DORSANNILLE.

Calmez-vous, Monsieur, je ne viens pas recommencer nos débats.

LE BARON.

A la bonne heure.

Mad. DORSANVILLE.

Mais après la dispute scandaleuse que nous venons d'avoir ensemble, vous sentez que je ne puis rester plus long-temps dans cette maison.

LE BARON.

Je ne vous retiens pas.

DUMONT, *à part.*

Il chassera tout le monde.

LE BARON.

Nous plaiderons, nous liciterons le tout.

(Auguste et Julie paraissent dans le fond du Théâtre.)

Mad. DORSANVILLE.

Volontiers, mais avant d'en venir à cette extrémité, je vous fais encore une proposition. Monsieur est votre ami, il a mon estime, il connaît la raison qui nous divise, qu'il soit notre arbitre, je souscris d'avance à ce qu'il ordonnera.

SCENE XVI.

Les Précédents, AUGUSTE, JULIE.

AUGUSTE.

Ah ! Monsieur le Baron, consentez à ce qu'il soit aussi mon juge. Si je vous ai jamais manqué de respect, si j'ai trahi les lois de l'honneur, je suis indigne de ma cousine, et je serai le premier à me condamner moi-même.

LE BARON.

Hé bien, soit, je consens à ce que Brouillon soit notre juge à tous... Allons, mon cher ami, tu es instruit de tout : prononce.

BROUILLON, *à part.*

La maudite commission.

LE BARON.

Dis franchement ce que tu penses. Sans doute, ce n'est pas moi qui ai tort ?

BROUILLON, *bas au Baron.*

Il s'en faut bien.

Mad. DORSANVILLE.

Parlez, parlez, j'espère que j'ai toute raison, moi.

BROUILLON, *à Madame Dorsanville.*

Certainement, madame.

AUGUSTE.

Je n'ai rien à craindre, n'est-ce pas ?

BROUILLON, *à Auguste.*

Absolument rien.

DUMONT.

Moi, monsieur, je puis, je crois, être bien tranquille.

BROUILLON, *à Dumont.*

Parfaitement.

LE BARON, *à Brouillon.*

Hé bien, tu hésites ?

BROUILLON.

Non, mais c'est que vous me placez là dans une situation très-difficile. Vous sentez bien que je ne puis donner raison à

l'un sans donner tort à l'autre, et c'est contre mes principes ; moi, je n'ai jamais blâmé personne ; chacun dans ce monde fait comme il veut : j'approuve tout ce qui se passe, tout ce que je vois, tout ce que j'entends, et j'ai tellement contracté cette habitude, que dans ce moment je crois que vous avez tous raison : çà me fait cet effet-là. Vous êtes tous brouillés d'ailleurs, avec mon caractère conciliant, que voulez-vous que je fasse ?... Je ne puis que rapprocher des parents faits pour s'estimer, unir des jeunes gens nés pour s'aimer, récompenser un vieux serviteur de ses longs services, et rassembler les voisins et les amis pour célébrer dans un même jour votre réconciliation et le mariage de vos enfants. Hé bien, vous êtes là à me regarder ! Voilà, je crois, où vous en étiez quand je suis arrivé : supposons que je ne sois pas venu.

LE BARON.

Mais...

BROUILLON, *bas au Baron.*

Je sais tout cela ; mais un mauvais arrangement vaut mieux que le meilleur procès.

LE BARON.

C'est vrai.

Mad. DORSANVILLE, *à Brouillon.*

Cependant....

BROUILLON, *bas à Madame Dorsanville.*

Sans doute ; mais ne vaut-il pas mieux donner son bien à ses enfants qu'à la justice.

Mad. DORSANVILLE.

J'en conviens.

BROUILLON.

Vous, M. Auguste, vous avez des torts....

AUGUSTE.

Moi, Monsieur ?

BROUILLON.

Oui, Monsieur, vous-même. (*A part.*) Convenez-en, je sais bien qu'au fond vous êtes très-excusable.

AUGUSTE.

Ah ! Monsieur, croyez que mon repentir....

BROUILLON.

C'est bon, c'est bon, on vous pardonne.

LE BARON.

Comment, comment ?....

BROUILLON, *à Dumont.*

Quant à toi, tu n'es qu'une mauvaise langue.

DUMONT.

Moi, Monsieur, mais je n'ai rien dit....

BROUILLON, *bas à Dumont.*

Tais-toi donc, tu vois bien que c'est pour l'appaiser un peu. (*Haut.*) Tu devrais tomber aux genoux de M. le Baron, et le remercier : il veut bien oublier tes fautes ; il te garde avec lui, et te donne ces deux louis en reconnaissance de tes bons services.. Hé bien, y a-t-il quelqu'un de vous qui soit mécontent? Ai-je mal arrangé les choses, qu'en pensez-vous, Mademoiselle? (*Au public.*) Et vous, Messieurs, vous me voyez entouré des heureux que j'ai faits ; mais cependant c'est une chose très-difficile que d'être l'ami de tout le monde, et on doit être indulgent pour celui qui se charge d'un pareil rôle.

FIN.

D'après